

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand BOILLAT

L'homme, route de la foi

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1984, tome 80, p. 237-245

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

L'homme, route de la foi

Je ne parlerai pas directement de Dieu, de Jésus Christ, de l'Eglise, mais de ce que suppose leur révélation. Je parlerai d'une connaissance et surtout d'un désir qui, en chacun de nous, forment une ouverture à la Parole de Dieu. Ouverture qui est la route de la foi.

Dieu a parlé, voilà ce que nous croyons.

Comment pourrais-je l'entendre si je n'avais pas en moi une oreille spirituelle que Dieu seul peut éveiller à son audition ?

L'homme tout entier devient écoute de Dieu au moment où il perçoit que son acte même d'exister se laisse vibrer en profondeur. Le mystère de l'homme s'ouvre alors au mystère de Dieu et devient la route de la foi.

J'invite à scruter cette route chez les disciples d'Emmaüs, chez saint Paul et saint Jean, chez la Vierge Marie.

Chez les disciples d'Emmaüs

Pourquoi les disciples d'Emmaüs, lorsque Jésus les rejoignit, étaient-ils empêchés de le reconnaître ? La vue ne suffit pas, il faut l'oreille. L'oreille ne suffit pas, il faut le cœur ouvert. Ils étaient fermés à l'expérience de l'Esprit en raison du blocage au messianisme temporel du royaume de Dieu. Tout croyants qu'ils étaient, ils vivaient leur foi en hommes unidimensionnels.

La sécularisation et la déchristianisation ne résultent-elles pas d'un tel blocage ? N'est-ce pas de là que viennent les difficultés de la prédication, de la catéchèse, de l'œcuménisme, de l'acculturation de la foi en notre temps ? Lorsque l'homme tend à se définir dans le cadre de la relation objet-sujet

(j'écrirai dans la suite O-S), il se ferme à ce qu'il est en profondeur. Pour être ouvert à la Parole de Dieu, il ne suffit pas de marcher comme les disciples d'Emmaüs sur la route à côté de Jésus, l'homme est appelé à devenir lui-même la route de la foi.

La définition de l'homme comme animal raisonnable ne permet pas encore de l'ouvrir à la Parole de Dieu. Elle reste au niveau unidimensionnel des abstractions. Elle ne signifie pas l'homme comme personne, en son « Je » qui dépasse l'horizon. En raisonnant, je suis sur la route de la foi, je ne deviens pas encore la route de la foi.

Ce qui ouvre à la révélation est au-delà de mes raisonnements, au-delà de ce que je fais et de ce que j'ai, au-delà de l'histoire, au-delà, en un mot, de l'infinité des finitudes. Je ne dis pas que l'histoire, le raisonnement, l'avoir, l'action et les abstractions ne soient nécessaires, puisque c'est dans l'histoire et par l'histoire que s'est faite la Révélation. Mais je m'y ferme en restant au niveau de l'homme infinitisé, au niveau du déisme qui est un mythe au plus mauvais sens du mot.

L'ouverture à la Parole de Dieu ne dépend pas d'une construction de mon esprit. Elle habite en ce qui ne vient pas de moi, à savoir mon acte même d'exister, constitutif de ma personne, appelé que je suis à prendre conscience de moi-même en profondeur.

Pour que les disciples d'Emmaüs s'ouvrent à la foi au Christ crucifié et ressuscité, il fallut qu'ils deviennent eux-mêmes la route de la foi : « Notre cœur ne brûlait-il pas en nous tandis qu'il nous parlait en chemin et nous ouvrait les Ecritures ? »

Chez saint Paul

C'est aussi sur une route, celle de Damas, que Saul fut appelé à être apôtre de Jésus, Parole de Dieu. Croyant comme les disciples d'Emmaüs, il était plus fermé qu'eux, bloqué qu'il était à la Synagogue. La Révélation de Damas fit éclater la serrure : « Qui es-tu, Seigneur ? — Je Suis Jésus que tu persécutes. » « Je Suis » souligne l'identité de Jésus avec Celui qui apparut dans le buisson ardent. Jésus est Dieu, voilà ce que Paul a cru d'abord et nous avec lui. Pour le reste il est renvoyé à l'Eglise : « Relève-toi, entre dans la ville, et on te dira ce que tu dois faire. »

Je voudrais réfléchir, en ce chapitre, sur la motivation théologique de la foi. Dieu a parlé et c'est parce que Dieu a parlé que je crois. Un tel acte de foi demande que je devienne moi-même la route de la foi à partir de la connaissance que j'ai de moi-même, de mon désir le plus profond d'une rencontre bienheureuse.

Je partirai de ce qui me semble le plus opposé à la foi dans la culture actuelle de l'homme hominisé qui prétend échapper aux apparences de la nature.

Tout commença avec Galilée, lorsqu'il définira le mouvement dans le vide comme une ligne droite sans causalité ni d'efficience ni de finalité, en sorte que tout devienne définissable par formules mathématiques. L'homme allait être pensé comme un sujet productif d'objets, immergé complètement en son historicité. Il ne fera plus qu'un avec le monde hominisé, il deviendra l'homme unidimensionnel.

Voyons d'abord s'il est possible de réduire l'homme uniquement à sa dimension historique, au cadre de la relation O-S.

Je partirai d'abord de l'homme spontané, l'homme des apparences. Je me permets de rappeler une expérience de mon enfance. Je suppliais mon père de me conduire sur la montagne pour que je puisse toucher le ciel. Il ne put me convaincre. Quel ne fut pas mon étonnement quand je vis que le ciel ne touchait pas la terre ! Je restai longtemps rêveur, mais une évidence me pénétra pour toujours : le monde existe et j'existe. Quelles que soient les représentations de l'homme spontané, il a l'évidence d'exister qui dépasse toutes les relations O-S. Evidance qui fonde toutes les cultures passées, présentes et futures. Sinon l'homme ne se connaîtrait pas comme personne.

Voyons ce qui se passe chez l'artiste, le savant et le philosophe.

Lorsque l'artiste et l'œuvre se situent au plan d'un sujet qui produit un objet, l'œuvre ne parle que de l'artiste. Elle peut être esthétique, sensationnelle, mais elle ne touche pas en profondeur. Il suffit que je l'aie vue une fois. Elle n'est pas ouverte à un au-delà. Le transfert lui manque, cette métaphore que l'on ressent par exemple dans l'architecture d'une église romane. L'œuvre qui engendre la joie, dispose à l'écoute de la Parole de Dieu.

Que se passe-t-il chez le savant ? Si le savant en restait à ses hypothèses, à ses expériences, à ses lois, à ses théories, si le mathématicien et le logicien ne jouaient qu'avec leurs formules et leurs concepts, le progrès de l'humanité ne serait jamais parti. La raison n'aurait été qu'un instinct supérieur. Pour

progresser, il fallait qu'elle fût, dès sa parution, animée par une intelligence qui perçoive au-delà des mots la réalité qui rend possible les mots. Le savant peut ne pas prendre l'acte d'exister comme son propos, mais il suppose dans ses découvertes que lui-même et le monde existent.

Le philosophe est justement l'homme du dépassement, de l'émergence des finitudes O-S, les catégories. Il utilise le langage de la finitude comme l'artiste utilise la matière. Il s'élève à la dimension profonde de la personne qui permettra au moraliste d'élever l'économie et la politique au service de l'homme, comme il s'élève de la lumière des yeux à la lumière de l'esprit. Il vise l'émergence et la transcendance que dégage notre acte d'exister dans un monde réel.

Ainsi, sur le fond de notre acte d'exister, quelle que soit notre occupation, nous expérimentons une connaissance et un désir qui ne se réduisent pas à l'histoire bien qu'ils y soient immergés.

Reste à poser comment nous connaissons notre personne dans l'apparition de son émergence et de son ouverture à la transcendance. Comment se constitue la connaissance de soi ? La grande question de Socrate.

Je ne me connais pas comme je connais un arbre, une loi, le printemps. Je n'ai pas de moi-même une connaissance claire et distincte comme l'est ce que je connais dans le cadre O-S. C'est pourquoi nous continuons de nous interroger toute notre vie sur ce que nous sommes. Bien que je vive la connaissance et le désir de mon être, je dois passer par ce que je ne suis pas pour connaître ce que je suis. L'extraversion vers le monde précède la réflexion sur ma personne.

Lorsque je nie telle relation O-S, par exemple que le ciel touche la montagne, je laisse place à une autre relation, je m'ouvre à une série de finitudes. Par contre, lorsque je dis : « ça n'existe pas », j'exclus toute autre alternative que celle du néant. Entre être et ne pas être, il n'y a pas de milieu. Connaître l'acte d'exister ouvre à autre chose qu'à une infinité de finitudes.

L'homme raisonnable s'ouvre à une infinité de finitudes, c'est pourquoi il reste un homme unidimensionnel. L'homme spirituel s'ouvre à une émergence qui dépasse son historicité et à une transcendance qui dépasse une infinité de finitudes. Il découvre en lui le vide que seule la Parole de Dieu pourra combler, parce que nous avons été choisis dans le Christ avant la fondation du monde.

Saul, sur le chemin de Damas, est ouvert à la transcendance comme les disciples d'Emmaüs; plus qu'eux encore, il affirme la souveraineté de YHWH au point d'être révolté contre ceux qui identifient Jésus de Nazareth à YHWH. Saul ramenait encore la transcendance de Dieu dans le cadre d'une relation O-S. Il vivait dans le messianisme temporel. Il lui manquait l'ouverture de sa personne à l'au-delà de tout. Jésus fit craquer le cadre : « Je Suis celui que tu persécutes. »

Saul devient Paul. Il comprend que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob existe maintenant en subjectivité avec l'homme. Dieu, la mesure de tout, est entré dans le mesuré : c'est Jésus de Nazareth.

En chacun de nous sommeille un homme unidimensionnel. Nous avons besoin d'une conversion continue, œuvre du Saint-Esprit, pour transporter la signification du niveau historique de Jésus à la transcendance trinitaire. Notre personne doit être purifiée par le feu de la Parole de Dieu. Comme je passe de la lumière de mes yeux à la lumière de l'esprit, je suis appelé de la parole humaine à la Parole de Dieu.

*O fontaine cristalline
Si sur vos surfaces argentées
Vous faisiez apparaître tout à coup
Les yeux tant désirés
Que je porte dessinés dans mon cœur.*

Jean de la Croix

« Mais relève-toi, entre dans la ville, et on te dira ce que tu dois faire. » Cette troisième parole du Crucifié Ressuscité renvoie Paul à l'Eglise qu'il était en train de persécuter, pour apprendre d'elle ce que la Parole de Dieu enseigne.

Chez saint Jean

Sur le chemin de Damas, saint Paul a cru que Jésus est « Je Suis », le Dieu qui s'était révélé à Moïse, lui, le Crucifié Ressuscité de l'Eglise qu'il persécutait. C'est à cette Eglise que Jésus le renvoie pour s'y instruire de la Parole de Dieu, du message de la foi nouvelle.

La Parole de Dieu n'est pas seulement raison de croire, elle a un contenu, un message, une intelligibilité. La foi ne peut exister si elle n'est pas pensée.

Saint Paul a pensé le message et saint Jean lui a donné sa dernière expression : « Au commencement était le Verbe (la Parole), et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu. Et le Verbe s'est fait chair, et nous avons vu sa gloire, la gloire qu'il tient de son Père, comme Fils unique, plein de grâce et de vérité. »

Saint Jean insiste sur la vérité du message : « Quand viendra l'Esprit de vérité, il vous guidera vers la vérité tout entière. » Le contenu de la Parole de Dieu se présente comme un trésor inépuisable de vérités anciennes et toujours nouvelles.

Ce n'est pas par hasard si le texte inspiré du Nouveau Testament a été écrit en grec, une langue profondément axée sur l'être et le devenir. La langue hébraïque a inséré la foi dans l'histoire, la langue grecque l'insère dans une vision telle que l'homme puisse penser sa foi à partir de ce qu'il est.

Nos contemporains sont attirés bien plus par l'orthopraxie que par l'orthodoxie, comme si le croyant n'avait à penser que son action. En fait, la foi est au-delà de la spéculation et de la pratique, source féconde de l'une et de l'autre. Au point que si la foi n'était pas vraie, vaine serait l'action qu'elle réclame. Désirer infiniment une chose ne suffit pas pour qu'elle soit vraie. La vérité fonde l'amour. Nous espérons et aimons parce que nous croyons d'abord à la vérité de ce que nous croyons et espérons.

Le fondement de la foi dans la vérité donne la possibilité dogmatique. Les quatre premiers conciles ont exprimé la Révélation en termes non scripturaires de « nature » et de « personne » destinés à préciser la vérité du Verbe incarné sans jamais épuiser sa richesse. Nous sommes ainsi invités à penser notre foi au niveau de l'émergence et de la transcendance de notre personne, au niveau de la vie éternelle comme saint Jean nous y invite.

Notre époque n'est-elle pas en train de retrouver la route de l'acte d'exister ? La bombe atomique, la destruction de la nature, l'absence d'une raison de vivre, ne serait-ce pas le cri d'alarme qui nous rappelle ce qu'il y a de plus profond en nous, notre acte même d'exister ? Appel à penser notre foi en même temps que notre civilisation. Non qu'il s'agisse pour chacun de nous de prendre la haute route de la métaphysique, mais tout simplement celle du sens commun sans lequel la science ne serait elle-même pas pensable comme on l'a vu au chapitre précédent.

La Parole de Dieu s'adresse à tous les hommes. Elle est la fontaine de l'eau vive. La soif précède la pensée. En nous désaltérant, le mystère révélé clarifie le mystère de notre personne, surtout chez les plus humbles.

En saint Jean, s'épanouit la non-connaissance de la foi en connaissance réfléchie de la doctrine de vie. Chez lui la Parole de Dieu se communique tout ensemble à l'intérieur de nos représentations et au-delà. Le texte, la parole humaine, n'est pas un habit de la Parole, mais le lieu de sa manifestation. Le silence s'établit au son des instruments. Le Verbe éternel s'incarne dans la parole humaine. L'effort de penser le Seigneur coïncide avec celui de penser notre personne, faite à son image. Nous devenons nous-mêmes en devenant enfants de Dieu.

Chez la Vierge Marie

Nous percevons la Parole de Dieu comme une lumière tamisée en notre acte d'exister. Son reflet dans notre histoire, dans notre langage, ne rend jamais évident ni qu'elle parle ni ce qu'elle dit. C'est pourquoi l'obéissance de la foi est un acte pleinement libre.

La liberté de la foi au Verbe incarné apparaît en toute sa plénitude chez la Vierge Marie. Dans le village ignoré de Nazareth, l'ange lui propose l'incroyable conception virginale du Messie, du Fils du Très Haut. Elle ne comprend pas, elle questionne. Rien n'est impossible à l'Esprit-Saint, lui est-il répondu. Un signe lui est donné : Elisabeth, sa parente, est enceinte d'un fils dans sa vieillesse. Marie donne son libre consentement de foi : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il m'advienne selon sa parole. » Elle conçoit son fils dans la liberté au-delà de toute compréhension humaine.

Ce n'est pas un ange qui nous apporte le message, mais les disciples de Jésus, l'Eglise. Comme Marie nous restons libres d'accepter ou de refuser. L'Eglise nous apparaît dans l'ambiguïté d'une sainteté de pécheurs. Il est vrai que si Jésus apparaissait en notre temps, il pourrait nous paraître équivoque.

Ce n'est pourtant pas la liberté qui vient en premier dans la foi, ni la volonté mais l'amour, mais le désir de la plénitude, le sens ultime de la vie, désir qui apparaît à mesure de la prise consciente de notre émergence et de notre transcendance à travers les insatisfactions de nos finitudes. Il s'agira de dépasser une liberté fonctionnelle pour accéder à la liberté profonde. Dépasser la décision sociologique de notre enfance.

La liberté fonctionnelle se situe dans le cadre de la relation O-S. Nous faisons quelque chose, nous construisons un monde avec des connaissances et des moyens de plus en plus merveilleux. Nous entrons dans l'infinité des finitudes, celles du bien-être, de la santé, des commodités. Comme cette femme chrétienne qui se disait si heureuse que, s'il n'y avait pas la mort, elle resterait bien toujours sur cette terre !

La liberté profonde est celle de la personne qui cherche à devenir ce qu'elle est au-delà de l'infinité des finitudes. Devenir ce qu'elle est en son émergence et sa transcendance. Telle est la route de la foi, creusée dans le tunnel de notre profondeur.

Le premier niveau de la liberté profonde apparaît dès le moment où l'homme refuse de considérer l'autre et lui-même comme des objets et des choses. C'est le refus de l'exploitation de l'homme par l'homme, la recherche de l'amitié. Celui qui aime son prochain comme lui-même est déjà la route de la foi. Le bon Samaritain s'est identifié à la route de la foi. Sans le savoir, son cœur brûlait de l'Esprit-Saint comme celui des disciples d'Emmaüs. Jésus se révélait à lui, parce que le Verbe s'est fait inséparable et frère universel de tout être humain, surtout des plus malheureux.

Le passage de la foi vécue dans l'amour du prochain à la foi proclamée de la Parole de Dieu se fait en passant par des signes. En ce sens elle est raisonnable et se situe dans le cadre historique de la relation O-S.

L'ange donna à Marie le signe de la naissance de Jean-Baptiste. Elle aurait pu en douter. L'homme résolu à tout expliquer par la seule raison refusera tous les signes, il prétend avoir le dernier mot en tout.

La libre décision de la foi se prépare dans la perception du signe qui « permet à nos cœurs de s'établir fermement où se trouvent les vraies joies ». Les signes de la foi comme les prophéties et les miracles arrivent à leur pleine signification avec la foi elle-même, en demeurant infiniment au-dessous d'elle.

La pleine signification de la foi est inséparable de la vision du Crucifié Ressuscité. Le prophète Syméon prédit à Marie : « Toi-même un glaive de douleur percera ton âme. » Comment celui qui croit à la Parole de Dieu ne serait-il pas déchiré par la misère du monde et par le spectacle offert par une Eglise divisée, elle, destinée à être la plus grande crédibilité de la foi ?

Pourtant l'Eglise demeure le miroir illuminé de la foi au pied de la Croix. Marie debout ne doute pas du message et le centurion proclame : « Vraiment, cet homme était le Fils de Dieu. »

Envers et contre tout, la foi chrétienne est plus certaine que toutes nos vérités, toute dépourvue qu'elle est d'évidence. Elle implique sans cesse un effort pour être pensée, l'effort de la théologie. Il en résulte des expressions dogmatiques qui, sans épuiser la splendeur du message, discernent ce qui est authentiquement révélé à travers nos admirables symboles.

La route de la foi, ce n'est pas le théologien, mais le croyant, non plus lui, mais le Christ qui vit en lui. L'homme, à ce moment, est devenu la route incandescente de la foi.

Fernand Boillat